

L'impossible interface avec la jeunesse...

Simone Landry et Yvon Lefebvre

Volume 9, numéro 2, novembre 1984

Regards sur les jeunes adultes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030232ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030232ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Landry, S. & Lefebvre, Y. (1984). L'impossible interface avec la jeunesse... *Santé mentale au Québec*, 9(2), 5–7. <https://doi.org/10.7202/030232ar>

Éditorial : L'impossible interface avec la jeunesse...

*Simone Landry et Yvon Lefebvre**

Un beau soir l'avenir s'appelle le passé
C'est alors qu'on se tourne et qu'on voit sa jeunesse
Aragon

Au moment de poser le sceau de notre approbation sur l'ensemble du contenu du présent numéro de *Santé mentale au Québec*, deux constats ont brusquement fait émergence dans le champ de nos discussions : le premier a trait à l'absence quasi totale des principaux et principales intéressé-e-s¹ en tant que signataires des articles qui tentent ici de cerner la réalité de cette jeunesse dont nous avons choisi de parler ; le second porte sur la diversité des conclusions et des généralisations auxquelles en arrivent les auteur-e-s de ces articles, que ces conclusions découlent de recherches empiriques ou de réflexions plus «philosophiques». L'inquiétude provoquée par le premier constat fut bientôt suivie d'une curiosité interrogative face au deuxième.

Qui donc pose ici son regard sur la jeunesse, et que porte en lui-même ce regard ? Y a-t-il quelque filtre, quelque voile, qui s'interpose entre chacun des sujets et l'objet regardé ? À toute personne un tant soit peu familière avec le discours des sciences humaines, la réponse à ces questions peut sembler évidente. Et pourtant nous avons dû, pour tenter d'y répondre le plus lucidement possible, prendre conscience d'une autre réalité, celle de notre altérité, celle de notre appartenance à une autre génération, celle de notre non-jeunesse. C'est, croyons-nous, cette différence qui fait la différence, pour reprendre les termes de Bateson (1984), et à partir de laquelle nous allons tenter de jeter un méta-regard sur le regard posé sur la jeunesse dans les pages qui suivent.

Qui sont ces jeunes par rapport à nous ? Donnons seulement quelques balises factuelles. Leur âge se situe approximativement entre 18 et 30 ans. À l'exception des plus jeunes d'entre eux, ils ne sont pas nos enfants. Né-e-s entre les années 50 et le début des années 60, ils ont grandi avec la télévision, n'ont guère eu conscience de la «grande noirceur» de l'époque duplessiste, ont connu les polyvalentes et/ou les cegep. De façon générale, leurs parents ne se sont pas séparés – c'est là le lot de la génération qui les suit, celle de nos enfants. Ils ont vu de leurs yeux enfantins ou adolescents notre entrée dans le monde des jeunes adultes. Sans doute les plus âgés-e-s d'entre eux nous ont-ils pris comme modèles, épousant nos idéologies, modelant leurs croyances sur les nôtres, marchant dans les mêmes sentiers de contestation ou de conformisme social. Il n'est guère possible d'établir un point de clivage précis entre deux générations aussi rapprochées.

Ils ont préparé leur arrivée sur le marché du travail, comme nous l'avions fait. C'est alors que sonna le glas de la crise économique et que se fermèrent une à une les portes par où nous, de la génération précédente, étions si allègrement passé-e-s. Et c'est ici que l'histoire nous fait différents, que la montée de cette jeune génération se met à prendre des formes culturelles spécifiques, déterminées par l'évolution socio-culturelle et politique de la société dans laquelle nous vivons. C'est ici que commencent à se manifester plus ouvertement, plus clairement, les valeurs propres à cette génération, qui ne peuvent être les mêmes que les nôtres. Nous avons vécu notre jeunesse dans l'illusion – il faut bien le dire – d'une liberté illimitée de choisir notre avenir individuel ou collectif, au sein d'une société que nous croyions d'abondance. Ils

* Les auteurs sont respectivement professeure au département des communications et professeur au département des sciences de l'éducation de l'UQAM.

vivent la leur au coeur d'une crise économique dont les contraintes se font inlassablement sentir dans leur vie quotidienne. Occupant des emplois stables, bien payés, bien logés, bien nourris, nous pouvions nous payer le luxe de la contestation des modèles sociaux existant, soit par la militance, soit encore par l'adoption de nouveaux modes de vie communaux, inventant le nouveau paradigme d'abord en tant que «drop-out» puis en tant que «drop-in» lorsque les contraintes financières devenaient trop difficiles à supporter. Ils n'ont pas eu à choisir : ils ont dû vivre à trois, à quatre, en commune, non par choix, mais par nécessité. Ils ont dû obligatoirement s'adonner à la simplicité volontaire. Ils n'ont pas choisi l'alternance entre un travail sporadique, à temps partiel, et les prestations d'assurance-chômage ou de bien-être social.

Nous nous sommes largement abreuvé-e-s aux fontaines des idéologies prometteuses, nous avons voulu changer le monde et avons vu s'effondrer nos visions d'une société plus égalitaire, tout comme nos rêves d'un Québec indépendant – qui finissent lamentablement de s'auto-détruire au moment même où nous écrivons ces lignes. La jeunesse a, bien sûr, partagé ces idéologies, mais comment a-t-elle vécu l'éclatement des groupes marxistes-léninistes, l'échec référendaire, la prise de conscience des dangers qui menacent aujourd'hui la planète? Sans doute fort différemment de nous qui avons investi toute notre jeunesse et tout notre avenir aussi dans ces idéologies. Notre désillusion est à la mesure du rêve auquel nous avons cru si fort – et le rêve était immense. Mais nous pouvons vivre tranquillement et confortablement notre déception : nous occupons toujours nos places, nous ne les quitterons pas en cette période de pénurie. Peut-être sommes-nous un peu honteux, face à cette jeunesse qui, elle, doit se battre pour le moindre petit emploi...

Sommes-nous capables, du lieu où nous nous trouvons, d'écouter et de comprendre les jeunes? Sommes-nous capables d'empathie? N'y a-t-il pas en nous une zone aveugle, qui nous empêche de les réellement voir, d'entendre ce qu'ils ont à nous dire?

Pouvons-nous parler d'eux autrement qu'à travers le prisme déformant de nos propres rêves éclatés? Leur prêtons-nous un désarroi qui est le nôtre? Les jugeons-nous solitaires et individualistes à partir de notre propre solitude et de notre propre repli sur nous-même? Les décrétons-nous sans avenir parce que nous voyons nous-mêmes l'avenir se rétrécir devant nous et la vieillesse se profiler déjà sur l'horizon?

Ou encore... Les voyons-nous comme les sauveurs de l'humanité et de la planète parce que nous avons nous-même failli à la tâche? N'ayant pas réussi à changer la société, ne nous en remettons-nous pas à eux pour le faire? Interprétons-nous leurs pratiques comme des pratiques conviviales, alors qu'il s'agit pour eux de tactiques de survie?

Ces questions sont importantes. Aucun-e d'entre nous ne peut se targuer de neutralité dans l'analyse et l'interprétation de ce que vivent aujourd'hui les jeunes. Loin de nous cependant la pensée que les conditions de vie objectives qui leur sont faites ne soient pas génératrices de très fortes tensions. Les exutoires, aussi, sont d'une extrême rareté. Les causes qui peuvent rallier toute une jeunesse et lui donner quelque espoir ne courent pas la une des journaux en cette triste fin de siècle. «Tous mes cauchemars passent à six heures, à la télévision», chantait déjà le groupe Beau Dommage à la mi-temps des années 70.

Loin de nous aussi la pensée que les phénomènes décrits dans les pages qui suivent ne sont pas réels et inquiétants : l'ensemble des difficultés liées au choix de carrière, à l'orientation et à l'entrée sur le marché du travail, la situation dramatique des jeunes en chômage, l'importance des idéations suicidaires chez les cégépiens, l'abus de drogues, la délinquance, la prostitution, l'anorexie, la psychose, voilà autant de phénomènes dont l'ampleur actuelle confirme le caractère profondément anémique de notre société. C'est là d'ailleurs la raison qui a amené le comité de rédaction à choisir ce thème de la jeunesse, dans l'espoir de faire au moins une brèche dans le mur de silence – et d'impuissance? – qui s'élève entre nous et les jeunes. Notre malaise tient beaucoup au fait que c'est encore nous qui parlons, que les jeunes eux-mêmes sont ici étrangement silencieux, comme s'ils ne pouvaient prendre la parole dans les mêmes lieux que nous. Peut-être nos modèles sont-ils inadéquats à expliquer leur réalité. Inscrits de force dans la recherche empirique de solutions plus pratiques, plus réalistes et – pourquoi pas – plus viables et plus permanentes que les

solutions idéalistes envisagées par notre génération, se peut-il qu'ils se soient forgés une solidarité qui ne ressemble guère à celle dont nous avons rêvé? Se peut-il qu'ils perçoivent leur présent d'un oeil différent du nôtre et que leur avenir ne leur paraisse pas aussi sombre qu'à nous? Se peut-il que leur mode d'appartenance sociale se démarque tout à fait du nôtre, qu'ils s'identifient davantage à des réseaux aux contours plutôt flous qu'à des groupes aux frontières rigides, donnant ainsi toutes les apparences de l'isolement social à notre regard peu habitué à lire des réalités sociales autres que la nôtre?

Comme on peut le constater, nous avons plus de questions que de réponses... Notre souhait le plus vif serait de recevoir une avalanche de réactions – lettres, articles, témoignages, poèmes, réflexions, cassettes – venant des jeunes eux-mêmes. Nous pourrions dès lors nous taire afin de mieux écouter. Au lieu de regarder notre ancienne jeunesse, nous verrions enfin la leur dans toute son actualité. Et peut-être alors, l'interface entre nos deux générations deviendrait-elle possible...

NOTE

1. Pour ne pas alourdir la lecture de ce texte, j'ai choisi, avec l'accord de mon co-auteur, de ne féminiser que quelques-uns des termes, pour rappeler aux lecteurs et lectrices que nous parlons ici d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles. Le masculin générique est selon moi un masculin, point, qui masque l'existence même de l'autre sexe, et la langue française est ainsi faite que la féminisation intégrale d'un texte comme celui-ci lui enlèverait toute élégance... S.L.

RÉFÉRENCE

BATESON, G., 1984, *La nature et la pensée*, Paris, Seuil.